

LYDIA BOUCHARD

S'ENVOLER, PRESQUE



CHAPITRE 1

L'horloge est lourde. Lourde comme si chacune de ses aiguilles était de marbre. Un marbre épais, martelant le métal. Dans la classe, l'enseignant, dont je ne connais ni le nom ni le sourire, se débat devant un auditoire aussi hermétique que blasé.

À dix-sept ans, on pense qu'on sait tout. À dix-sept ans, c'est tout ce qu'on sait. La vie n'est qu'ombres chinoises. On ne sait pas encore ce qui vit derrière les panneaux de papier de riz. Pas d'envers de médaille. Les diables n'ont pas d'avocats. Dix-sept ans, pas de puce à l'oreille et la certitude de saisir la totalité de l'univers, de le tenir dans sa main.

La pièce se vide. Comme si elle avait un drain et y faisait couler tous les corps liquides de mes comparses de classe. Seize heures quinze. Tout s'accélère, plus rien ne compte que de sortir. Mon changement de costume est déjà orchestré. Pendant la pause de ce dernier cours, j'ai enfilé collants et guêtres sous mon large pantalon de l'armée. Le reste dégringole ; les casiers, les au revoir polis et pressés, la course folle pour m'extirper de l'école. La voiture de ma mère qui m'attend devant. Seize heures vingt-cinq. Mon dîner avalé sur la route, les longues épingles sur mes genoux pour remonter mes cheveux, mes mains qui s'affairent adroitement derrière ma tête, comme si elles avaient des yeux d'avoir fait tant de chignons.

Seize heures quarante. Nous sommes enfin en ville. Chaque feu rouge est une mauvaise blague. On se gare à l'arraché et je sors en trombe de la voiture en empoignant mon fourre-tout – ma pauvre mère se stationnera convenablement plus tard. Je cours. C'est la grande porte d'entrée d'un building industriel de trente étages qui m'avale. Un vieil immeuble avec un barbier et un blanchisseur qui y tiennent boutique au rez-de-chaussée et se voient depuis les quarante-cinq dernières années. Au bout du couloir : Louis. Louis qui fait un grand signe du bras me montrant son cher ascenseur, me sommant d'y monter. Louis et son regard rieur qui me parle et m'apaise. Louis et son silence qui chante un vieil air de B. B. King. Il tire de son bras maigre la large porte qui glisse et se fracasse sur le cadre. Si ce moment étrange d'intimité se produit tous les jours, il ne perd rien de son sens inhabituel. Deux étrangers qui en aucun cas ne se seraient parlé, mais qui, proximité d'un petit ascenseur oblige, se vouent avec le temps une amitié inespérée.

Seize heures cinquante-sept. Douzième étage. Je me dévêts en courant vers le vestiaire, j'y lance tout mon bazar et j'en ressors onze secondes plus tard. Je fais une entrée brusque dans le grand studio au fond du couloir. En traversant le vaste espace, tout mon corps rétrécit en espérant passer inaperçu. Le piano chante, je danse, je travaille. Je n'ai d'yeux pour personne et ce n'est qu'une heure trente plus tard que je prendrai conscience des vingt-deux êtres humains à mes côtés, dans la classe.

★ ★ ★

Dix-sept heures. Irina Federov est droite, droite comme un peuplier. Son odeur laisse dans le studio des morceaux de pivoine et de vodka. Sa peau est blanche et sèche, son iris : bleu, solide, calme. Si elle enseigne le ballet depuis bientôt dix ans, elle n'a rien perdu ni en technique ni en ego. Sa grâce et sa force m'obsèdent.

Je l'épie, la décortique, la copie. Un seul geste à Olga, la pianiste, et la pièce s'ouvre et bat, respire et reluit. Pour moi, tout devient immobile. Je ne suis plus à moi. Olga joue. Devant elle, au lieu de sa partition désormais futile, un vieux roman Harlequin traduit en russe. Elle ne sait même plus qu'elle joue, Olga. Moi je danse. Irina Federov me regarde, me replace le bras, puis le port de tête, puis le bras à nouveau. Elle n'en démord pas. Elle nous apprendra. Elle ne sait pas que ce petit moment fragile, précis, insaisissable est celui où je me réveille. La vie normale des non-dansants est pour moi un sommeil épais dont je m'arrache le soir venu.

CHAPITRE 2

Mon œil est rougi et vitreux, brûlé par la sueur. Enfin. Enfin, je suis vide. Mon esprit est un lourd voile de silence et de néant. Vide de moi-même, visitée par l'espace. Comme c'est bon d'avoir tant dansé, d'avoir tant existé partout dans la pièce qu'il ne reste plus rien à l'intérieur, plus rien à donner, plus rien à prendre. Involable. Envolée.

À ma gauche, Marion. Marion est une araignée. Une longue arachnéenne avec des jambes interminables comme des fils et un corps minuscule et fragile. Elle a de jolis yeux un peu tristes et un sourire gentil, inquiet. Elle est de dix ans mon aînée. Parfois, pendant la classe, je la regarde se regarder. Elle a un drôle de rictus. Celui de quelqu'un qui s'est beaucoup vu et qui essaie d'y voir autre chose. Elle est bien, Marion... Elle n'a pas eu de veine. Elle a bossé dur, tout comme il faut. A couru l'Europe, les pieds en compote, en cherchant les étoiles, auditionné partout, été gardée jusqu'au dernier moment... avant la jetée. Chaque fois. Marion, quand je la regarde, j'ai l'impression que c'est pour cette raison qu'elle est si longue et si maigre. Elle s'est étirée, déchirée à force de tendre les bras vers le ciel. Les étoiles sont là, rieuses, à un petit centimètre de son majeur tendu au maximum. Quand je regarde Marion, je suis fatiguée.

Il y a aussi les trois pintades. Elles viennent toutes trois du collège privé pour filles le plus huppé de la ville. Elles ont le même

maillot, la même façon de nouer leurs cheveux, le même sourire satisfait d'elles-mêmes. Elles ont toutes trois pour moi un œil réprobateur. Comme si j'étais un produit toxique inconnu, possiblement explosif. Elles m'ennuient toutes trois également. Souvent, il y a quelques pigeons voyageurs. Cet Américain blond comme un été dont la technique est si impeccable qu'elle rend mal à l'aise. Cette fille d'Israël qui est danseuse moderne. Une petite Espagnole, encore enfant, quatorze ans à peine. Elle danse comme une adulte déjà, comme s'il lui restait l'expérience de trois vies antérieures. Son père la regarde par la vitre du grand studio, ébahi d'avoir engendré une beauté et une grâce si inattendues.

Puis il y a la vieille dame. Celle-là, personne ne connaît ni son nom ni la tessiture de sa voix. En l'observant, j'ai le fantasme qu'elle sortira de ses mille lainages juxtaposés et que sa voix jaillira de sa poitrine en un long filet miellé. Je voudrais qu'elle se mette à chanter une chanson jamais entendue d'aucune oreille. J'aurais envie que tout le monde l'écoute avant qu'elle reparte dans son mutisme. Je lui invente des cathédrales, des amphithéâtres de pierre, des falaises au-dessus de nulle part pour cueillir tous les sons échappés, sains et saufs, de sa bouche avare. Mais non... jamais. Jamais même un regard, une ouverture. Pourtant, elle est là tous les jours. Elle travaille dans son petit univers étouffé à trois mètres de moi depuis déjà trois ans. Tous les jours, à la barre, à triturer ses lignes que nul ne verra, tant les guêtres s'empilent sur sa peau de papier. J'ai pour la vieille dame une fascination assoiffée, un imaginaire boulimique.

Les mecs. Les mecs sont une race étrange à l'abri des réprimandes. À l'abri des regards sérieux. Ils sont gardés au centre du tulle comme de grands enfants à qui tous les écarts sont pardonnés. Il ne faut jamais troubler leur jeu. En retard, étourdis ou même ronds, ils sont toujours attendus au studio les bras ouverts. C'est que chez nous, les hommes sont volatiles, rarissimes. S'ils sont doués en plus, même juste un tout petit peu, ils doivent être chéris et minouchés.

Dans cette faune masculine marginale: trois catégories. Ceux qui vous volent votre couronne à la moindre inattention. Ils connaissent tout de la technique sur pointe, bien qu'elle leur soit historiquement interdite, et apprennent les variations féminines avec brio. S'ils se mêlent à la gent féminine dans une ambiance fraternelle rafraîchissante, certains sont parfois des partenaires peu attentifs. Les relations dans la fratrie sont complexes; la compétition pour remporter la couronne se met parfois en travers de la réussite d'un porté.

Ensuite, il y a les coqs. Les hommes avec cette masculinité si virulente que même le collant n'aura raison de leur démarche féline, du galbe de leur torse, du ballon de leurs sauts musclés. Enfant, le coq savait. Quand les autres garçonnetts, alors imberbes et mollasses, le taquinaient sur ses choix *balletiques*, le coq savait déjà. Et quand les tout petits poussins deviennent grands, la vengeance du coq est triomphale. Ces non-dansants, ceux qu'on appelle les piétons, se retrouvent au mieux sur une patinoire de hockey ou sur le banc des joueurs, aux côtés de douze coqs en sueur et odorants. Le coq, lui, sourit comme un voleur. Il passe ses journées dans l'adulation et dans la liberté la plus absolue, entouré de vingt-quatre femmes aux petits oignons. Son salaire est non seulement supérieur aux autres, mais il a aussi un choix sans pareil pour la reproduction. En fait, quatre-vingts pour cent de ses consœurs seront amoureuses de lui un jour ou l'autre. En plus, il faut le dire, s'il est travaillant, la gloire du danseur est presque assurée. S'il est beau: elle est certaine. Il ne connaîtra rien des aléas de la danseuse jetable qui, elle, est remplaçable au premier écart de conduite, au premier kilo en trop ou à l'enfant en route.

Puis la dernière catégorie: les introvertis. Ceux qui sont poètes dans l'âme et qui ne se seraient pas approchés de l'effort physique sans cette singulière expression. Les grands artistes – munis d'une sensibilité désarmante qui vous bouleverse par un seul de leurs gestes – ne savent pas, en choisissant la danse, qu'ils ont tout

gagné. Tout. Ils sont un hybride ravageur entre le mystère que possède le rêveur et l'attraction captivante de l'athlète. Petit cocktail irrésistible à quiconque a le malheur d'y tremper ses lèvres. Ils ont tout. C'est la catégorie en or. Ils ont l'insouciance de leur beauté et la lourdeur de leurs réflexions tourmentées. Rien, rien au monde n'est beau comme un véritable bon danseur.

Chez les filles, c'est plus simple. Il y a les premières de classe. Parfaites en tout et avides d'un contrôle extrême. Puis il y a les folles. Celles qui ont eu le don de l'exubérance foudroyante et d'un charisme ininventable. Celles-là, on les appelle les étoiles. Si je ne sais pas vraiment où je me situe, j'aspire à la deuxième catégorie. La folie, c'est plus romantique, même si ça fait mal.

Les classes sont terminées. Je retrouve maman assoupie dans le couloir sur sa petite chaise. Je ramasse par terre le livre qui a glissé de sa main trempée dans le sommeil.

— Maman... on y va ?

— Oui... Bien sûr, chérie.

— À demain, Tatiana ! Merci, Olga.

— *Do zavtra.*

Le soir s'est glissé partout dans le couloir. Louis nous attend dans l'ascenseur. Il tient déjà le lourd trousseau des clés qui fermeront l'immeuble.

— *See ya tomorrow ladies.*

— À demain, monsieur Louis.